

Cuny (A.). *Invitation à l'étude comparative des langues indo-européennes et des langues Chamito-sémitiques*

J. Duchesne-Guillemin

Citer ce document / Cite this document :

Duchesne-Guillemin J. Cuny (A.). *Invitation à l'étude comparative des langues indo-européennes et des langues Chamito-sémitiques*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 28, fasc. 1, 1950. pp. 181-183;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1950_num_28_1_1867_t1_0181_0000_1

Fichier pdf généré le 27/10/2018

COMPTES RENDUS

Cuny (A.). *Invitation à l'étude comparative des langues indo-européennes et des langues Chamito-sémitiques.* Bordeaux, Éditions Bière, 1946 ; un vol. in-8°, 274 p.

Dans cet ouvrage se trouve exposée, en son état dernier, la pensée du regretté Cuny sur le sujet qui l'a occupé toute sa vie : les rapports de parenté entre les familles indo-européenne et chamito-sémitique. On lit bien : *invitation*, et non *initiation*, car ce livre est tout le contraire d'un manuel, d'une introduction à ce difficile problème, qui exige une compétence très étendue et très variée.

Le fait même de la parenté entre ces deux familles est assuré par trop d'indices pour pouvoir encore être mis en doute, mais son importance n'est pas encore reconnue par tous les linguistes qui étudient soit l'indo-européen, soit le chamito-sémitique. Cela tient à ce que, lorsqu'on quitte le terrain de la grammaire indo-européenne ou de la grammaire chamito-sémitique pour s'élever à la comparaison de ces deux grammaires, on semble changer de climat : aux vastes ensembles, aux milliers de faits se recoupant et s'appuyant l'un l'autre, font place de maigres rapprochements, isolés et parfois incertains. Il est possible à un indo-européaniste, par exemple, de prétendre que rien d'utile ne peut lui venir de cette comparaison. A quoi un savant comme M. Cuny répond que toute étude de l'indo-européen qui prétend remonter au delà du stade le plus immédiatement accessible de cet idiome reconstruit doit accepter le contrôle — qui est le seul possible — de la comparaison avec l'idiome voisin.

Cette comparaison porte aujourd'hui, en grande partie grâce aux efforts de Cuny, continuant ceux d'H. Möller, sur toutes les parties de la langue : sur la phonétique, la morphologie, le lexique.

Pour concilier la phonétique de l'indo-européen et celle du chamito-sémitique, à première vue fort dissemblables, il a fallu poser un système très riche, comportant non seulement les oppositions entre occlusives et spirantes, entre fortes et douces, mais encore entre emphatiques et non-emphatiques, système qu'on

suppose s'être, par la suite, diversement simplifié — en particulier par raffermissement de l'articulation. C'est ainsi qu'un *t* indo-européen correspondra non seulement à un *t* ancien, mais aussi, selon le cas, à un *d*, ou à un *ḫ* ou à un *ṭ* de la langue-mère. On augmentera encore les possibilités de rapprochement étymologique en faisant appel à l'alternance consonantique — ce qui ne va pas sans affaiblir la portée des rapprochements. De cette faiblesse, M. Cuny est le premier à se rendre compte, et c'est avec beaucoup de bonne grâce qu'il note lui-même, pour chacun de ceux qu'il propose — souvent pour la première fois, — le degré d'incertitude.

M. Cuny prend soin également d'indiquer l'aire d'attestation, souvent restreinte à une partie seulement du domaine indo-européen et du domaine chamito-sémitique, de chaque vocable qu'il utilise.

Signalons que, concernant le phonème représenté en Grec par l'initiale de *φθελω*, en avestique par celle de *yžarati*, etc., Cuny s'écarte de l'opinion de Möller et rejoint celle de M. Benveniste : il s'agit d'un phonème un.

Si l'on passe à la morphologie, on peut rappeler que c'est dans la structure de la racine, dans le rôle respectif des consonnes (rôle « lexical ») et des voyelles (rôle « grammatical ») qu'apparaît le plus clairement, entre les deux familles, une parenté *typologique*, sinon *génétique*. M. Cuny s'applique à montrer que cette similitude s'étend à l'utilisation de la trinité des procédés que sont la suffixation, l'infixation et la préfixation. Mais, quand on cherche les concordances de détail, seules probantes au point de vue génétique, il faut avouer que les faits manquent.

Ils ne manquent cependant pas complètement. Cuny insiste avec raison sur l'identité du suffixe *ā* de subjonctif en sémitique commun et dans certaines langues indo-européennes. Le fait que ce suffixe manque en chamitique et dans les langues indo-européennes autres que l'italo-celtique et le tokharien n'infirme pas la preuve, car, là où il est attesté, il fait figure de survivance très archaïque et non d'innovation dialectale.

Une autre concordance est le *t* du pronom de 2^e personne du singulier ; de même, l'*n* de 1^{re} personne du pluriel et l'*s* de 3^e du singulier.

Enfin, l'accord est assez remarquable en ce qui concerne les genres grammaticaux, le nombre duel et l'expression de ce nombre pour garantir des points de départ communs.

L'ouvrage se termine par deux chapitres dont l'un s'intitule fort justement « quelques échappées sur le vocabulaire » et traite avec une charmante audace de quelques noms de nombre et de quelques noms de parenté en recourant à des « classificateurs »

comme en connaissent les langues africaines. Il faut lire dans le texte même de Cuny comment le nom indo-européen et le nom sémitique du frère (lat. *frater*, ar. *ahu*, etc.) se trouvent identifiés — non sans appel à l'alternance, hélas! — Le dernier chapitre est un « essai de localisation dans l'espace et dans le temps » de la langue commune.

Il faut déplorer que le terme de « nostratique », employé tout au long du livre, ne soit défini qu'à la page 264, et que celui de sérindo-hittite soit utilisé comme s'il ne faisait de doute pour personne que le tokharien et le hittite aient constitué à eux deux une famille distincte de la famille indo-européenne.

En un long avant-propos, le P. Mariès recherche principalement dans l'œuvre de Meillet les passages qui « autorisent » celle de Cuny. — J. DUCHESNE-GUILLEMIN.

Verboven (Dr. Ant.). *Grieksche letterkunde*. Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel, 1944; in-8°, 332 blz. (HELLAS EN ROME - ANTIEKE BRONNEN VAN DE EUROPEESCHE BESCHAVING).

Voor wie de talrijke problemen, door de Griekse letterkunde gesteld, kent en een inzicht heeft in het fragmentarisch karakter der bewaarde nalatenschap, verdient de auteur, die het aandurft binnen de zeer beperkte ruimte van ca. 330 bladzijden een « Griekse Letterkunde » samen te persen, onvermengde bewondering. Hij is er inderdaad in geslaagd een ruim inzicht te geven in de rijke inhoud en het blijvend belang der Oud-Griekse letterkunde. En wat zeker moet worden beklemtoond, dit overzicht, of, zo men wil, deze synthese is, voor zover het de recensent bekend is, de eerste poging in het Nederlands, afgezien van de oude en uiterst bondige, door H. C. Muller vrij bewerkte « Schets der Helleensche of Grieksche Letterkunde » van R. C. Jebb. Dat nu binnen een dergelijk bestek de steller zich niet kan begeven op het gebied der wetenschappelijke discussie, maar, waar nodig bvb. bij het epos, zich beperkt tot een vlug résumé van de meest typische, ik zou haast zeggen, de klassieke theorieën, zonder een eigen geluid te laten horen, is eigenlijk een waarborg voor de algemene bruikbaarheid van het boek, dat de auteur niet als een origineel werk kan hebben gewild. En hier stelt zich dan de vraag: Voor welk soort lezers of studerenden heeft Dr. V. zijn boek bestemd? — Ongetwijfeld niet voor de gespecialiseerden. Maar de doorsnee-intellectueel, die, zonder specialist te zijn, zijn drang naar algemene ontwikkeling zoekt te bevredigen, vindt hier vast en zeker in deze vlot geschreven, uiterst bevattelijke, door vertaalde citaten verlevendigde bladzijden een goede inleiding, al kan men het dan ook betreuren, dat de verwijzing naar verdere